

Crawl

Paul Kodama

On habitait une grande maison avec piscine. Ça ne ressemblait à rien. C'était presque un mensonge. Heureusement qu'il faisait trop chaud pour réfléchir. Le soleil nous abrutissait tellement qu'on ne pensait qu'à améliorer nos mouvements, en fluidifiant le retour aérien du bras avant la prise d'appui. Inutile de trop cogner la surface sous peine de diluer sa force dans les éclaboussures, mieux vaut fendre l'eau en douceur, la couper comme une cicatrice fraîche. On avait vite progressé dans la blessure. Parfois, un coup de sonnette interrompait notre séance d'entraînement. On enfilait en vitesse un peignoir, histoire d'être à peu près présentables quand on ouvrait la porte.

On tombait sur des mendiants ou des vendeurs de trucs à la con. Comme on les recevait en tenue de bain, on arrivait sans peine à les convaincre qu'on n'avait pas d'argent sur nous. Ils n'insistaient pas, même s'ils devinaient qu'on les menait en bateau. On ne donnait jamais rien, non par avarice mais parce qu'on refusait de les encourager à nous déranger plus longtemps. Résignés, ils s'éclipsaient sans faire d'embrouilles, avec une déférence presque comique. On n'appartenait pas au même monde.

Depuis qu'on avait nettoyé la pelouse et enlevé les crottes des chiens des locataires précédents, le jardin prenait des allures de délicieux mirage. L'ombre d'un palmier géant protégeait l'herbe des rayons du soleil. Chaque semaine, je recevais des

mails catastrophés de la banque qui réclamait des explications sur mon découvert abyssal. Comment leur expliquer que le bassin mesurait quinze mètres de long, cinq de large et atteignait jusqu'à deux mètres de profondeur? Les visiteurs sifflaient d'admiration. Vous avez une belle piscine. On avait une belle piscine, en effet. C'était le mot. Après l'entraînement, on se vautrait sur les transats. On buvait du whisky. On était bien.

Les Américains sonnaient aussi, des fois. Ça changeait des mendiants. À l'école, l'enfant avait sympathisé avec des blondinettes à peau laiteuse qui venaient la chercher, le week-end, pour l'inviter à des soirées pyjama. Leur visite obéissait toujours au même rituel. Le père impavide au volant garait le Land Cruiser en double file et allumait les warnings. Les mômes à l'arrière restaient attachés à l'embryon électronique de leur Ipod, isolés de la pollution par la clim' à dix-huit degrés. Seule la femme se risquait à affronter la canicule jusqu'au seuil de la maison. Une fois le contact établi avec notre sympathique famille d'aliens, elle se liquéfiait à grosses gouttes, en attendant que l'enfant prépare son sac pour la nuit. On la priait d'entrer à grand renfort d'expressions locales censées la mettre en confiance: « *Mi casa es tu casa, amiga !* » On gesticulait d'hospitalité, augmentant à outrance notre chaleur latine face à la banquise anglo-saxonne. Elle n'entraît jamais, ça on le savait. Ça ne l'intéressait pas de découvrir notre saloperie de putain de grosse baraque. Elle se foutait qu'on soit parvenu à leur niveau sur l'échelle des revenus. Son regard se perdait derrière ses lunettes de soleil, pendant qu'elle attendait sur le trottoir, empruntée. Son indifférence nous arrangeait. Qu'aurait-elle pensé du hamac rapiécé ou de la bouteille de Scotch vissée en permanence sur la table de camping ? La piscine et le jardin, c'est bien joli. Ça ne suffit pas au bonheur. On avait aussi besoin d'alcool. Un paquet de menthes extra-fortes reposait sur le rebord de l'interphone. On en avalait deux tonnes avant d'ouvrir la porte. Personne ne soupçonnait qu'on était torchés comme des sagouins.

La plupart des expatriés américains bossaient pour la *Drug Enforcement Administration* dont l'objectif principal consiste à interdire la culture de la feuille de coca dans les zones subtropicales. Ils étaient envoyés là par leur gouvernement pour contrôler l'application de la politique anti-narcotique nationale sur des pays étrangers qu'ils considéraient comme des colonies. Ils ne manquaient pas d'air, ni de pognon. Leur mission était cependant un brin schizophrène si l'on considère qu'ils passent leur vie à boire de la coca en cola sans que personne ne leur demande de comptes. Cette boisson pourtant suspecte favorise l'obésité, le diabète, les problèmes cardio-vasculaires et tue sans doute plus de gens que la version en poudre blanche. Terrés dans leur base, ces flics exilés ressemblaient à des cosmonautes largués dans l'espace intersidéral. C'était le genre à regretter amèrement la mère-patrie et à jurer toutes les deux minutes contre ce pays du troisième monde. Ils surveillaient la campagne des environs à l'aide de satellites-espions. En deux clics de souris, ils pouvaient zoomer en temps réel sur le grain de beauté d'une cueilleuse de coca en plein travail. Cette technologie dernier cri leur servait à repérer des parcelles illégales dans la jungle et à les détruire pour le plus grand agacement des cultivateurs locaux qui acceptaient mal l'intrusion de commandos *gringos* sur leurs terres.

Un hectare de plants de coca rapporte vingt mille dollars par an, vingt fois plus qu'un salaire de base. C'est une activité lucrative difficile à abandonner pour cultiver du thé, du maïs ou du café, ainsi que le préconisaient les experts internationaux. Les paysans

ne comprenaient pas qu'on veuille les empêcher de s'enrichir. On leur expliquait à longueur de temps que le sous-développement de leur société était dû à un modèle communautaire archaïque mais, dès qu'ils trouvaient un moyen de s'imposer sur l'économie de marché, des flics pâlots baragouinant à peine deux mots d'espagnol ou de quechua débarquaient et les envoyaient en taule... Lors de manifestations de protestation dont l'intensité augmentait de jour en jour, ils hurlaient « *Viva la coca y que mueran los Yankees !* ». Face à l'hostilité croissante, les Américains s'étaient repliés dans les quartiers chics et vivaient reclus dans de véritables forteresses de mauvais goût, gardées par une armée de vigiles. Il ne manquait plus que les hélicoptères pour parfaire la note sécuritaire.

Nous, on n'avait rien contre la drogue. On était même plutôt pour. On aimait bien ça dans l'ensemble. Jeunes, on avait tiré sur le joint en jouant les connaisseurs. On avait ricané que c'était de la bonne, n'empêche. C'était l'heureux temps de l'idiotie. Depuis, on avait mûri et dans l'absolu on acceptait la coca et le coca. De toute façon, on n'en mettait jamais dans le whisky qu'on dégustait pur. On n'avait pas peur des paysans, ni des narcotrafiquants. On ne regardait pas assez la télé pour ça. On préférait se consacrer corps et âme à la natation. On ne se sentait heureux qu'au bord de l'eau. Les reflets zébrés du soleil tissaient une toile d'araignée de lumière qui nous retenait prisonniers comme des mouches naïves. On était persuadés d'avoir trouvé le paradis perdu.

Un jour cependant, au retour de l'école, l'enfant avait pleuré. Une Américaine l'avait insultée. « *You stinck you asshole !* ». Les *Gringos* se croyaient supérieurs parce qu'ils utilisaient du déodorant à forte teneur en aluminium. C'était un rien facile comme raisonnement. On avait consolé l'enfant. Nous, au moins, les « *assholes* », on n'avait envoyé personne mourir en Irak. Il n'y avait vraiment pas de quoi se vanter. Il faut même être très con pour envahir comme ça un pays du Moyen-Orient. L'enfant avait bien compris mais restait sceptique : ce n'étaient pas des arguments faciles à resservir à ses camarades. Il y avait trop d'Américains à l'école pour pouvoir se foutre ouvertement de leur gueule. Le matin, sur le parking, les voitures exhibaient des stickers engagés style « *support our troops* ». On avait donc décidé, devant la ferveur patriotique qui nous cernait, d'improviser une sorte de compromis diplomatique. À quoi bon se déchirer ? On se ressemblait tellement, n'est-ce pas ? Nos économies dominaient le monde, on vivait bien, on habitait de superbes villas avec piscine. On n'allait pas se bouffer le nez pour une absurde question d'hygiène corporelle. Quant à l'Irak, tout le monde peut se tromper. Les Américains n'étaient pas si cons que ça, en fait, et même s'il nous arrivait d'en rire, leur culture mystérieuse nous intriguait. L'enfant nous rapportait avec plaisir des informations précieuses sur leur société. Ils rangeaient les individus en différentes catégories : *nerds, freaks, geeks, yuppies*, etc. D'après leurs critères, on appartenait plutôt aux *freaks*. Ce n'était pas très gentil comme catégorie. En même temps, ça n'avait aucune importance. On ne les intéressait pas. On n'intéressait personne. On était juste des étrangers de passage, des gens ni d'ici, ni de là, en transit.

La porte du garage, elle, était vraiment sympa. Il suffisait d'appuyer sur la télécommande et, paf, le panneau de bois coulissait dans un doux couinement. Quelle merveille ! Dehors, c'était moins bien huilé. Il y avait encore des gens qui fouillaient les poubelles à la main et se jetaient sur notre pare-brise pour le laver. On rejetait

vigoureusement leurs services d'un coup de klaxon et s'ils insistaient, on enclenchait les essuie-glaces... et ciao!

Le temps était mauvais. Il n'avait pas plu depuis une éternité. La saison des pluies se faisait attendre. Malgré l'air vicié qui brûlait les poumons, les joueurs de foot s'en donnaient à cœur joie dans les terrains vagues. La saleté s'infiltrait partout. Le moindre coup de vent soulevait des nuages de poussière et anéantissait toute espérance d'averse. Les bêtes crevaient, les bêtes, les hommes, les enfants. La radio annonçait qu'au sud-est, des colonnes de survivants fuyaient la sécheresse et remontaient vers la mer. Les routes étaient bloquées et les villes connaissaient des difficultés d'approvisionnement. Fort heureusement pour nous, on pouvait toujours acheter des trucs grâce aux barricades anti-émeutes qui avaient été dressées autour du supermarché. Les emplettes en ce lieu sophistiqué s'apparentaient à un loisir de luxe, une distraction réservée aux riches comme le golf ou l'opéra. Les pauvres ne fréquentaient que les marchés et les bouibouis crasseux qui leur faisaient crédit. Lors de notre passage hebdomadaire dans les rayons, on essayait de rester dignes. Il fallait se garder de remplir le caddie à ras bord comme de vulgaires parvenus, pour ne pas choquer les caissières en déposant sur le tapis roulant l'équivalent de deux mois de leur salaire. On respectait la misère de leurs bouches édentées. On avait besoin d'être aimés pour nous-mêmes. Le jeune commis qui déchargeait nos sacs dans le coffre de la voiture était à son tour récompensé d'un pourboire conséquent. Son job le préservait de l'esclavage des fabriques clandestines où des gosses travaillent douze heures par jour sous la férule d'un contremaître abruti. C'était parce qu'elle fonctionnait sans main d'œuvre bon-marché que la porte du garage nous charmait comme un conte de fée. Elle nous rappelait notre monde d'origine, un monde qui n'avait plus besoin de la sueur des enfants. Là-bas, la vie elle-même était automatique...

Au bord de la piscine, nos scrupules fondaient comme des glaçons. On se libérait du remords de vivre riches dans un pays pauvre. Après tout, c'était moins humiliant que le contraire et on ne souffrait pas d'aigreurs d'estomac, ni d'hépatite consumériste ou du cancer de la jalousie. Le seul problème persistant concernait ma maîtrise imparfaite du crawl que je nageais sans grâce. Cet échec me torturait et avait ruiné ma vie sociale. J'avais cessé de m'entraîner au club des Dauphins où j'étais inscrit car l'instructeur adoptait à mon endroit une attitude condescendante qui me révoltait. Il ne me demandait jamais de participer aux compétitions et, au vu de mes performances médiocres, m'avait assigné une place de supporter dans les gradins. Encourager de jeunes champions à l'avenir prometteur me déprimait. Les nageurs n'entendent pas les applaudissements sous l'eau.

Alors, je m'étais détourné du monde cruel de la compétition. Je préférais m'entraîner seul chez moi. Le souci des apparences m'obligeait à jouer devant les autres le rôle du sportif de haut niveau. Il me suffisait pour cela de porter des survêtements d'une célèbre marque de maillots de bain, et de traîner de temps en temps au club. Si la panoplie abusait les profanes, elle ne trompait guère les initiés. Ces derniers évaluent tout au chronomètre. À leurs yeux, un nageur au-dessus de la minute n'existe pas. Je ne représentais qu'une bouée humaine qui flottait, dérisoire, sur des vaguelettes de chlore. Les médecins aussi sentaient qu'il y avait anguille sous roche. Lors de ma dernière consultation, le praticien avait tâté longuement mes artères avant de me demander si je

buvais. J'avais répliqué en riant, comme tout le monde, docteur, un petit coup de temps en temps. Il ne m'avait pas cru. On pouvait cacher qu'on picolait aux Américains, aux caissières de supermarché, aux mendiants, mais pas à un médecin qui lisait les veines comme un livre ouvert. Il décelait les traces de la substance dans le sang et perçait à jour le secret cinglant du faux vainqueur conservé dans l'alcool.

C'est en partie à cause de mon imposture que j'admirais tant Johnny Weissmuller. J'avais accroché son portrait dans la salle de bains. Lui aussi avait caché la vérité aux Jeux Olympiques de 1924. De nationalité autrichienne, il avait falsifié ses papiers pour concourir sous la bannière américaine. Ça ne l'avait pas empêché d'entrer dans l'Histoire. Le premier menteur à descendre en dessous de la minute crawlait la tête hors de l'eau, une technique bien particulière que personne n'a jamais reprise. Au lieu de se satisfaire de cet exploit, il avait continué à jouer la comédie en incarnant Tarzan, l'homme-singe, au cinéma. Sa trajectoire exceptionnelle comptait aussi des épisodes moins glorieux. Les producteurs se moquaient de lui en douce, le traitaient en simple d'esprit, l'affublant même du sobriquet de « babouin ». Johnny avait fini sa vie dans un asile mexicain. Son cri redoutable avait fait longtemps trembler les murs propres d'une clinique à Acapulco. Le monde moderne méprise les hommes-singes. Le monde moderne ne pense qu'à l'argent. Le monde moderne n'aime les sauvages qu'en termes de marketing.

Johnny et moi partagions certaines convictions, à savoir que le style importe davantage que le temps lui-même. À quoi bon s'épuiser à gagner quelques centièmes de seconde si l'on glisse sans élégance ? Bien sûr, mon entraîneur n'était pas du même avis. Il consultait son putain de chronomètre comme un oracle, sans se préoccuper du reste. C'est pourquoi je fréquentais surtout les gradins. Alors qu'il m'avait ignoré pendant des semaines, il finit par s'approcher car il voulait que je participe à mon épreuve fétiche, le cent mètres nage libre. Comme ses meilleurs éléments disputaient des compétitions ailleurs, il devait payer une amende si personne ne se présentait. Il avait donc pensé à moi... En somme, je servais de bouche-trou. Surpris et déçu à la fois, j'avais accepté quand même, bercé par l'illusion que mon destin ressemblait à un film hollywoodien où le protagoniste essuie de sévères humiliations avant de révéler à la société stupéfaite sa nature de super héros. Question scénario, hélas, la réalité manquait de grosses ficelles. C'était plutôt du cinéma d'auteur sans moyen. Il fallait s'y attendre. L'épreuve ne s'était pas du tout déroulée comme à Hollywood. J'étais arrivé bon dernier avec quinze secondes de retard. Un score minable. Ma nature héroïque se révélerait, un autre jour. Je carburais au whisky depuis trop longtemps. Malgré tout, j'avais eu l'audace de crawler la tête hors de l'eau comme Johnny Weissmuller. Le public n'avait pas réagi à ce sympathique clin d'œil natatoire. Déçu, j'avais consulté mon entraîneur qui m'avait foudroyé du regard.

«-No te entiendo... *Qué pienso de qué ?* (Je ne te comprends pas. J'en pense quoi de quoi?)

Comment pouvait-il poser la question ?

- *Este... no sé... de mi manera de nadar, de mi estilo, nomás...* (Hé bien... je ne sais pas... de la façon dont j'ai nagé, de mon style, quoi...)

Il avait cherché ses mots (ce n'était pas un intellectuel).

- *Quieres que te diga? Este... Fue grotesco !* (Tu veux que je te dise ? Ce... C'était grotesque !) »

J'avais retenu mes larmes de justesse. La femme m'avait consolé en massant mon cuir chevelu. Je devais être lucide. J'avais bientôt quarante ans. Je buvais. Il était absurde d'espérer battre le record de quoi que ce soit, même ici, dans ce pays perdu où les trois-quarts de la population ne sait pas nager. J'avais commencé à l'âge où les professionnels les plus endurcis jettent l'éponge. De plus, je manquais d'agressivité. J'aimais surtout l'eau parce qu'elle était bonne. Je me pardonnais, quand même, mon peu de lucidité. On se pardonne beaucoup quand on vieillit. On ne s'en sort pas, sinon.

Je n'avais pas prévu que l'affaire s'ébruiterait au-delà du cercle aquatique. Une télé locale avait retransmis l'épreuve en direct. Les petites Américaines m'avaient reconnu et avaient assisté à mon fiasco sur leur écran plasma. Bien sûr, elles n'avaient pas compris que je rendais hommage à l'un de leurs plus célèbres immigrés clandestins. Choquées, elles snobaient désormais l'enfant qui en avait ressenti beaucoup de dépit. Ma fille avait soudain réalisé que j'appartenais à la catégorie méprisable des « *waterpool freaks* ». Ses traits se crispaient désormais quand elle me surprenait à nager. En guise de justification, je lui avais montré la photo de Johnny dans la salle de bains et lui avais expliqué sa destinée exceptionnelle. Cet homme... cet homme primitif et bon ne calculait pas. C'était un abruti peut-être... mais un abruti gentil comme ton père... Je m'embrouillais. Je revoyais les lèvres de l'entraîneur articulant au ralenti chaque syllabe avec méchanceté : « *GRO- TES-CO !* »

Heureusement, des événements imprévus m'avaient distrait de cette cuisante humiliation. L'avantage de vivre dans ce pays était qu'il se trouvait régulièrement au bord de la guerre civile. Et dans ces heures troublées, les habitants n'attachent que peu d'importance aux résultats d'une compétition de natation. Les mensonges n'ont plus de conséquence, la vérité non plus. Il s'agit surtout de sauver sa peau... Les paysans, las de l'arrogance du pouvoir en place, réclamaient des élections. Ils en avaient assez du joug impérialiste et des notables racistes qui gouvernaient sans partage. Comme on n'avait rien à voir avec ce conflit, on s'y impliquait le moins possible. Du moment qu'ils laissaient la piscine en dehors de leurs querelles politiques... Allongés sur nos transats, on entendait le craquement des pétards et les cris de la foule en colère qui défilait derrière les murs. Les émeutes n'empêchaient pas les oiseaux-mouches de butiner les bougainvilliers, ni le jardinier de nettoyer la piscine deux fois par semaine. Lui était plutôt du côté des *cocaleros*. On taillait le bout de gras de temps à autre. « Il faut que vous le sachiez, *señor*, les blancs nous traitent comme des chiens. Avec eux, on n'a jamais droit à rien. Ça ne peut plus durer... » Pendant qu'on causait, la pompe filtrait les saletés. L'eau conservait sa pureté cristalline. Dans de telles conditions, on pouvait attendre une éternité.

Quelques jours de tension avaient suffi cependant pour que des élections soient organisées en catastrophe. C'était ça ou la révolution. Un président indigène, ancien producteur de coca, avait été élu à une forte majorité. Curieusement, ce retour à la normale m'avait déprimé. Je préférais l'anarchie avec un grand A à la routine

démocratique. Je m'abreuvais de whisky et poussais le vice jusqu'à m'infliger des cuites sérieuses en plein après-midi. J'atteignais la soirée dans un état cotonneux. L'enfant et la femme se transformaient en spectres familiers qui dansaient comme des ombres autour de mon transat. L'alcool assommait mes derniers éclairs de lucidité. Le jardin s'aplatissait comme un dessin naïf. Je plongeais dans la piscine avec l'impression de caresser des bris de verre. Je m'étalais ensuite sur les dalles du rebord et admirais les étoiles jusqu'à la syncope, indifférent aux attaques des moustiques. La femme s'exaspérait de ma solitude. Elle me forçait à enfiler un vieux peignoir. Allez, viens te coucher, disait-elle. Je lui obéissais, hagard comme un singe en cage. Elle me guidait jusqu'au lit où je m'affalais sans dignité. Le plafond manquait cruellement d'étoiles. J'aurais voulu m'excuser de ma grossièreté, je n'arrivais qu'à bredouiller des mots sans suite. Elle se taisait, hostile. J'étais méprisable. Elle se levait tôt le lendemain. C'était uniquement grâce à son travail qu'on avait pu louer cette maison si confortable. On traversait une période difficile.

Elle m'en voulait pour une histoire absurde de parrainage qui avait mal tourné. Les paysans avaient contracté l'habitude millénaire du désespoir et nous contaminaient à notre corps défendant. On ne s'en sortait pas. Bien sûr, les O.N.G. du premier monde déferlaient sur les communautés désolées et tentaient tant bien que mal de résoudre les situations les plus délicates. C'est par leur intermédiaire qu'une de ses collègues avait proposé à la femme de « parrainer » un enfant hémiplégique des hauts-plateaux. Nous étions des étrangers plutôt à l'aise. On pouvait bien faire ça. Enthousiaste, la femme avait essayé de me convaincre à mon tour. Le gamin en question avait perdu l'usage de ses jambes à la suite d'un accident de circulation. Or, même s'il ne fallait pas sombrer dans la caricature, les paysans avaient la fâcheuse tendance à résoudre ce genre de problèmes d'une manière un peu expéditive... Ils ne comprenaient pas, paraît-il, qu'on se permette de garder en vie une bouche inutile. Si un enfant se montrait incapable de gagner sa pitance, il convenait de l'éliminer au plus vite. C'était une question de survie... Même si ces exécutions n'étaient pas systématiques, il y avait très peu d'invalides sur les hauts-plateaux... Les vieux connaissaient rarement une mort naturelle. Au premier signe de faiblesse, leur famille les étouffait sous des polochons en laine d'Alpaga, une méthode radicale qui représentait bien des inconvénients quant à la transmission de l'affection intergénérationnelle. Les anciens se méfiaient de leurs gamins comme de la peste et leur infligeaient des coups de bâton dès qu'ils s'approchaient d'un peu près.

En acceptant de « parrainer » l'hémiplégique, nous protégeions ses parents de la tentation de l'oreiller. Ça faisait comme un contrôle amical sur cette petite famille. Notre simple présence rassurerait la communauté pourvu qu'on participe un peu aux frais d'entretien de notre « filleul », par exemple, en lui offrant un fauteuil roulant pour Noël, des médicaments de temps en temps, un livre, un peu de nourriture... Il suffisait de mettre de l'huile dans les rouages en somme... Je m'étais montré très sceptique et l'avait refroidie aussitôt. Un « parrainage » ? Tu parles! On ne me la faisait pas à moi! Je voyais le coup venir de loin. On commencerait par parrainer le gosse et puis ensuite, au bout de six mois, le fardeau étant décidément trop lourd, la communauté nous demanderait de l'adopter ! Je préférais ne pas mettre le doigt dans cet engrenage humaniste. De toute façon, je trouvais que les méthodes ancestrales des paysans avaient du bon. Pourquoi vouloir prolonger la vie d'un enfant blessé? L'humanité souffrait d'une fâcheuse tendance à se moquer de ceux qui sont différents. Fallait-il lui rappeler qu'ils avaient

enfermé Johnny dans un asile ? Objectivement, l'hémiplégique n'avait aucune chance de s'en sortir. Et puis, j'avais regardé les prix sur eBay. Même d'occasion, un fauteuil roulant coûtait les yeux de la tête ! La femme déçue m'avait taxé de « sale égoïste ». Vraiment, je la fatiguais avec mon humour à deux balles, mon incapacité à donner aux autres et ce cynisme maladif dans lequel je me réfugiais sans cesse ! Je déformais tout ! Jamais personne ne trouvait grâce à mes yeux ! Même un malheureux gamin des hauts-plateaux ! En vérité, Monsieur en voulait à la terre entière, parce qu'il n'était pas champion de natation ! Elle trouvait que c'était facile et même, pour parler franchement, mesquin. Ses commentaires m'avaient blessé. J'avais essayé de me défendre, de dire que, bon d'accord, ce n'était pas très brillant mais ce n'était pas la question. Elle avait haussé les épaules avant de se replier dans la cuisine, signe que le débat était clos. Sans doute, avais-je manqué de tact ? Je ne savais plus comment faire pour réparer les choses. C'était douloureux de sentir son mépris flotter entre nous sans jamais se dissoudre.

On n'en parlait plus. On ne se parlait plus. On se regardait en chiens de faïence. Le week-end, elle mangeait ses brochettes de cœur, de rognon et de foie. Elle buvait du vin rouge. Elle nageait. Elle prétendait qu'elle était bonne ! Elle disait que c'était trop cool. Les lèvres gercées, elle s'efforçait d'entonner la ritournelle simplette du bonheur. Mais, au fond, elle m'en voulait à mort. Des mauvais rêves la poursuivaient. La nuit, elle imaginait le gamin couché sur sa paillasse dans l'infâme mesure d'un village perdu des hauts-plateaux... le vent soufflait à travers les vitres sales... le père s'approchait avec un oreiller dans les mains... Salut fiston, tu as bien dormi ?... Non, papa ! Pas l'oreiller !... l'enfant hurlait de terreur... son cri retentissait dans tout le village... courait de rue en rue... éclatait sur la place... indifférents, les villageois regardaient les nuages... il va pleuvoir, qu'ils disaient entre eux... personne ne voulait rien savoir du crime.

La femme se sentait complice. C'était le problème d'importer des valeurs humanistes dans ces régions déshéritées. Les pauvres n'avaient pas les moyens de s'aimer les uns les autres, ni de pardonner quoique ce soit aux connards qui les avaient offensés. Lorsqu'on les aidait, on s'engluait dans l'injustice dont ils étaient victimes. On chargeait sa conscience de tant de crimes qu'il fallait du courage pour ne pas se haïr. J'avais voulu éviter ce piège-là mais c'était peine perdue. La femme m'en voulait. Elle se fâchait pour des broutilles... parce que je dégueulassais le carrelage de la cuisine avec mes pieds mouillés... ou que je n'avais pas bien fait les courses... ou donné des ordres absurdes à la femme de ménage... ou rien foutu de la journée... Elle cherchait n'importe quel prétexte... On s'engueulait tout le temps. On se retenait de se taper dessus à cause de l'enfant. On ne sentait pas le droit de l'enfermer dans notre violence.

L'enfant n'assistait jamais à nos querelles. Elle était heureuse malgré tout. Elle s'était réconciliée avec ses amies américaines. Elle ne restait plus seule à la récré et les invitations aux soirées pyjama avaient repris. C'était plutôt une bonne nouvelle. Du coup, on lui avait proposé de convier ses petites amies à la maison, un après-midi. Recevoir la progéniture d'expatriés américains demandait des préparatifs compliqués. Les parents nous avaient envoyé une lettre avec des instructions et un numéro d'urgence en cas de problème. On avait dû louer les services d'un garde privé. Ils ne confiaient leurs gamines qu'à ces conditions. Le jour J, un vigile armé s'était posté devant notre porte d'entrée. Je voyais mal en quoi sa présence était rassurante. Ce n'était pas très festif, en tout cas.

Méfiantes à leur arrivée, les gamines avaient exploré les lieux avec d'innombrables précautions. La végétation paisible, les fleurs, la vigne suspendue à la tonnelle les avaient charmées. La piscine avait fini par vaincre leurs dernières réticences. Enthousiastes, elles s'étaient jetées à l'eau, en riant. Ouf ! On était soulagés. C'est sympathique, des enfants dans le jardin. Ça va bien avec les fleurs. De quoi parlaient-elles ? C'était difficile à dire. On ne comprenait pas leur accent. Dès qu'on essayait de leur parler anglais, les mots nous venaient en espagnol.

Depuis la terrasse, la femme les couvait d'un œil attentif, tout en tartinant les tranches de pain de mayonnaise qu'elle garnissait ensuite de tomates et de viande. En tablier, une spatule vissée dans la main droite, je surveillais quant à moi la cuisson des steaks. Je m'efforçais d'adopter l'attitude affable du chef-cuisinier tel qu'il apparaissait dans les publicités pour barbecue. Il ne fallait négliger aucun détail. On avait planqué le whisky. Après avoir mangé de bon appétit sur la terrasse, les gamines avaient passé l'après-midi à jouer sur internet. Une journée parfaite. L'enfant ne cachait pas sa satisfaction d'avoir montré à ses amies des parents normaux qui préparaient d'excellents hamburgers. L'épisode nous avait ressoudés.

La situation politique, par contre, ne faisait aucun effort pour améliorer l'ambiance. Le nouveau pouvoir indigène détestait les Américains. Les Américains détestaient le nouveau pouvoir indigène. Les notables détestaient tout le monde et invoquaient les Droits de l'homme dès qu'on faisait semblant de toucher à leurs privilèges issus de l'époque coloniale. Des rumeurs sinistres se répandaient dans les salons de thé. Le bordel d'avant les élections recommençait en sens inverse: les Indiens au gouvernement et les notables dans l'opposition. Comme par hasard, le sud du pays qui détenait les principales réserves pétrolières s'était découvert des velléités d'autonomie. Par ce biais, les blancs tentaient de reprendre la main sur l'unique source de richesse nationale. Ça avait vite mal tourné. Les institutions avaient fermé leurs portes pour des raisons de sécurité. Les routes étaient à nouveau bloquées et la ville paralysée. L'enfant n'allait plus à l'école, ni la femme à son boulot. Le supermarché s'était vidé peu à peu, les fruits, les légumes, la viande, les œufs, le lait... Impossible de sortir. On passait nos journées au bord de la piscine à écouter la radio se répandre en nouvelles inquiétantes, explosions de dynamite au nord, affrontements au sud... Des individus aux teints cireux erraient dehors à la recherche de nourriture. Des mères désespérées prenaient d'assaut les alimentations et se battaient pour un quignon de pain. On restait sereins, malgré tout. Mais on n'ouvrait plus la porte aux mendiants.

Déterminés à aller jusqu'au bout, les deux camps avaient fini par se défier en plein centre-ville, d'un côté des « pacifistes » blancs armés jusqu'aux dents, de l'autre des paysans indiens en colère qui maniaient la machette avec dextérité. Les affrontements avaient fait quatre morts et plusieurs centaines de blessés. L'intensité du choc avait calmé les ardeurs. Ces gens qui vivaient ensemble et composaient en apparence une société homogène avaient découvert à quel point ils se haïssaient. Les blancs irascibles voulaient coûte que coûte prolonger la société coloniale, exploiter les Indiens et en faire des esclaves. Les Indiens, eux, rêvaient de revenir à l'âge d'or d'une société précolombienne où ils seraient enfin débarrassés de ces métis arrogants qui les traitaient en sous-hommes. Ces deux clans finissaient par communier dans la violence. Ils tombaient d'accord

comme ça, en se tapant dessus jusqu'à la mort. En quelque sorte, les cadavres calmaient le jeu. C'était comme un sacrifice offert à des dieux oubliés. Le jardinier m'avait prévenu : « Il faut qu'on tue des gens et après, *señor*, vous allez voir, tout va s'apaiser... tout va se tranquilliser... Zas ! Ça va revenir exactement comme avant ! Ce qui compte, c'est qu'on se soit expliqué avant le carnaval... C'est surtout ça qui est important. Rien ne doit gâcher la fête, même pas la politique... » Il avait raison. Le lendemain, tout revenait à la normale. Les camions ravitaillaient une population affamée qui retrouvait ses repères avec soulagement, le trafic reprenait, les écoles rouvraient. On l'avait échappé belle, une fois de plus ; cependant on lisait dans le regard des passants une étincelle fébrile chargée de peur.

Comme la femme n'avait pas travaillé durant dix jours, on manquait d'argent liquide pour finir le mois avec le confort habituel. J'avais proposé mollement de donner des cours de natation. J'espérais qu'elle décline l'offre pour me laisser continuer ma brillante carrière d'homme-singe. « Ce n'est pas parce que tu as traversé une mauvaise passe cette année qu'il faut baisser les bras. Ton entraîneur n'y connaît rien. Tu es dans la force de l'âge. Je suis sûre que tu peux encore descendre en dessous de la minute. » C'était le discours qu'elle me servait d'habitude. Hélas, cette fois, à ma grande consternation, elle avait approuvé l'idée que je cherche enfin du travail. J'avais donc publié une petite annonce à côté de publicités pour bars Topless et hôtesse de charme. Le téléphone sonnait régulièrement. Mais je ne décrochais jamais, bloqué par le trac. J'imaginai le visage ulcéré des correspondants à l'autre bout du fil. C'était comme si l'appareil me criait dessus. Le soir, la femme me demandait des nouvelles de mes cours. Je mentais... Non rien... Il n'y avait rien... Elle trouvait ça bizarre. Tant de gens ne savaient pas nager, ici... Comment ça se faisait ? Je restais évasif... Peut-être qu'ils n'aimaient pas l'eau ou n'avaient pas d'argent à dépenser dans ces futilités ?

En vérité, les appels pourrissaient mes journées. J'avais été tenté de me réfugier dans le placard à balais et de me boucher les oreilles avec des boules de cire. Ce n'était pas non plus une solution très rationnelle, ni très digne... Ça marchait un jour ou deux mais au bout d'une semaine... Je décidai de sortir, de partir en expédition dans les quartiers décomposés de la périphérie. Il n'y avait rien à visiter, que de la poussière, des baraques en briques et de la poussière encore... C'était une forme de tourisme paresseux et vide... Dans certains quartiers pauvres, les habitants m'observaient d'un sale œil. Une matinée, alors que je traînais à proximité d'une usine désaffectée, un homme en casquette à qui il manquait deux incisives m'avait carrément accosté. Qu'est-ce tu cherches dans les parages, mon gars ? Ici, on n'aime pas bien les rôdeurs... Désarçonné, j'avais raconté que je visitais le coin en touriste avant de déguerpir fissa. Cette rencontre m'avait ouvert les yeux. Je rentrai chez moi. Il suffisait de débrancher la ligne du téléphone. De toute façon, la femme avait fini par se désintéresser de la question, distraite par la saison des pluies et le carnaval.

Comme l'avait prédit le jardinier, les frères ennemis de la veille se réconciliaient à présent, à grands coups de bière, de *chicha* et de *Singani*. Des averses violentes arrosaient par intermittences la terre craquelée. Il n'y avait plus de marches, de manifestations, de grèves de la faim ou d'appels à la grève. La paix était revenue avec les pluies comme par magie. Le fleuve grossissait de jour en jour. Sur les rives, un nombre inhabituel de

vieilles Indiennes puisaient de l'eau dans des bassines. Elles confectionnaient des bombes à eau avec des ballons de baudruche. Impossible de s'aventurer dans les rues, sans être arrosé. Des adolescents attaquaient les passants innocents au pistolet ou à la bombe à eau. C'était supposé être drôle. Ça ressemblait surtout à la répétition d'une guerre civile. On avait beau se dire qu'il n'y avait aucun danger, on restait sur la défensive. Les jeunes filles apeurées fuyaient en hurlant les embuscades, les enfants pleuraient, les vieux dégoulinant s'indignaient et brandissaient un poing rageur. Malgré la chaleur accablante, il fallait circuler en voiture, vitres et portières fermées. Aux feux rouges, les tireurs espiègles ouvraient les portières et aspergeaient les passagers. Ça pouvait agacer. On n'était pas forcément d'humeur à la trempette. De temps en temps, un automobiliste furieux sortait son flingue de la boîte à gants et tirait sur les farceurs.

En proie sans doute aux vapeurs d'alcool, le jardinier avait oublié d'éteindre la pompe qui avait tourné toute la nuit avant de griller. La végétation avait été engloutie sous un mètre d'eau. On avait dû écoper une matinée entière pour sauver les parterres de fleurs de la noyade. Comme la pompe distribuait l'eau courante dans la maison, on ne pouvait plus se laver. Appelé à la rescousse, l'électricien avait hoché tristement la tête. Une chose était sûre. Il fallait attendre au moins une semaine avant que les pièces de rechange n'arrivent. Ce délai doublait voire triplait à la moindre turbulence politique. «Quant au carnaval, n'en parlons pas señor, c'est encore pire. » Ce n'était pas la bonne époque pour commander du matériel (ce n'était jamais la bonne époque pour rien).

Rien de plus déprimant qu'une maison sans eau courante. On n'avait plus le sentiment de dominer le monde, on était juste de pauvres nouilles trop cuites. La piscine nous servait désormais de puits. On tirait du bassin des seaux qu'on versait dans les chasses d'eau et les lavabos. L'eau stagnante attirait des colonies d'insectes variés qui prolifèrent sous les tropiques. La boue se déposait sur l'azur carrelé. C'était bien fini, les éclaboussures du week-end, les plongeons, les rires... On pataugeait. Il n'était pas difficile d'imaginer qu'au fond de ces abysses sordides se cachaient un crocodile ou des piranhas. Je ne me baignais plus qu'avec réticence, craignant qu'un prédateur m'entraîne dans les profondeurs. La femme se moquait de mon odeur tenace de vase. Les caissières du supermarché me regardaient arriver d'un drôle d'air. Je ne ressemblais plus à Tarzan mais à la Créature des marais. C'était décourageant. J'avais renoncé à m'entraîner là-dedans.

Je buvais toujours du whisky. L'alcool n'était pas seulement un moyen de me détendre, il représentait le dernier symbole d'un confort perdu. J'avais grossi, pris des joues et du bide. Mes muscles s'affaissaient. Ça ne pouvait pas durer éternellement. Rester quinze jours sans nager risquait de mettre un terme à ma carrière déjà bien mal en point. C'est pourquoi, la mort dans l'âme, j'étais revenu au club des Dauphins. L'entraîneur avait eu la finesse de ne pas poser de questions. Après m'avoir serré la main, il m'avait assigné la ligne numéro quatre. Chaque matin, je crawlais quatre kilomètres sans jamais réussir à dépasser les concurrents des autres lignes. Mais je me moquais de mes performances. Je cherchais juste mon style. C'était tout ce qui m'intéressait, pratiquer un crawl fluide en gardant la tête hors de l'eau... Je me déboîtais l'épaule avant la prise d'appui, m'étirais au maximum. Ça ne donnait pas grand chose. Le cou à la verticale freinait la glisse. Il m'était impossible pourtant de changer de technique. Je ne

pouvais pas croire que Johnny s'était trompé.

Dans les vestiaires, je restais seul à m'habiller. C'était comme l'enfance, un long couloir propre et désert sans amis. Je répondais par monosyllabes, *si, no, quizás* aux rares nageurs qui venaient me parler. Les autres connaissaient d'authentiques victoires ou des échecs sévères, moi, je n'aspirais qu'à l'in vraisemblable. C'était ridicule. Il en avait toujours été ainsi. J'étais le protagoniste d'un film imaginaire que je regardais seul, chaque nuit avant de dormir, dans lequel tous les gens qui ricanaient dans mon dos découvraient un jour la vérité de ma médaille d'or aux Jeux Olympiques. Ils s'en mordaient les doigts. Comment ce pauvre type avait-il accompli pareil exploit ? Je ne disais rien. Héros ignoré, je baignais de larmes ma médaille. L'enfant était fière de moi et m'aimerait pour toujours.

Texte paru dans la revue de littérature l'Inconvénient, N°39, « Le Sens du combat », 2010.

<http://www.inconvénient.ca/index.shtml>

© Paul Kodama 2010